

L'IMAGE DES EMPLOYÉS DE COMMERCE
DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE

TANIA REGIN

Centre d'étude des correspondances et des journaux intimes

Un. Bretagne Occidentale

Tania.regin@ac-rennes.fr

Résumé : Interface entre une direction et une clientèle, l'employé de commerce est un poste d'observation du monde du travail et de la société, avec leurs codes et leurs tensions. Dans la prose française, les personnages employés de commerce sont plus rares que les policiers ou les intellectuels. Cependant, ils n'en sont pas absents. Du corpus choisi, corpus restreint à quelques romans parus depuis 1980 et écrits par des auteurs aussi différents que Paul-Loup Sulitzer, Annie Ernaux, Michel Waldberg, Anna Sam et Catherine Moret-Coutrel, deux archétypes se dégagent voire s'affrontent : l'un assimilant le commerce à l'aliénation, l'autre valorisant le commerce comme vecteur d'émancipation. Cet article revient donc sur les représentations du monde du travail et s'interroge sur les méthodes d'analyse de la littérature.

Mots-clés : Commerce – caissière – aliénation – émancipation – travail – mondialisation – blogue - sociologie de la littérature

Abstract: The author analyses the status of the woman cashier in several French contemporary novels by Annie Ernaux, Michel Waldberg, Anna Sam and Catherine Moret-Coutrel. That jobs refers either to alienation or emancipation according the perspective.

Keywords: Commerce – woman cashier – alienation – emancipation – work – globalization – blog – literature sociology

Dans la prose française, les personnages employés de commerce sont plus rares que les policiers ou les intellectuels. Cependant, ils n'en sont pas absents. Des romans parus depuis les années 1980 permettent de s'interroger sur les représentations véhiculées par la littérature.

Interface entre une direction et une clientèle, l'employé de commerce est un poste d'observation du monde du travail et de la société, avec leurs codes et leurs tensions. Du corpus choisi, nous chercherons à faire émerger les lignes de force mais aussi les différences de traitement narratif en questionnant leurs origines.

Quelques remarques préliminaires s'imposent pour expliquer la constitution du corpus. Les sites de vente en ligne de livres et l'accès numérique aux catalogues des bibliothèques françaises permettent d'effectuer une première sélection à partir des notices et des titres des romans et recueil des nouvelles¹.

Cette recherche conduit à un premier constat : le commerce est un thème littéraire moins stimulant que l'amour ou la mort. Ou tout au moins est-il un terme moins attractif que les mots d'amour qu'il soit filial, sexuel ou amical, et moins obsédant que la mort voulue ou imposée. Une recherche par titre sans sélection du genre montre que le lexique du commerce est principalement exploité par l'édition juridique (commerçant : mode d'emploi) ou économique et didactique (commercial : comment gérer...).

Après avoir lancé une recherche sur plusieurs mots-clés (commerce / commercial /commerçant / VRP / Vendeur/ Vendeuse / caissière), limité l'intervalle de publication à la période 1980-2011, et écarté la littérature jeunesse, nous nous trouvons face à un ensemble d'ouvrages dans lequel un tri était possible à partir de la centralité du commerce dans l'intrigue. Il faut en effet distinguer les récits mettant en scène des personnages principaux dans la vente (et dont la profession est centrale dans l'intrigue) et les récits utilisant des employés de commerce comme personnages secondaires

¹¹ La vendeuse peu exploitée par la littérature est un personnage récurrent de la chanson populaire humoristique, quand ce n'est paillard. On se souvient ainsi de « La caissière de chez Leclerc » chantée par Elmer Food Beat en 1990.

(opposants ou adjuvants) ou des personnages principaux qualifiés de vendeur mais dont la caractérisation professionnelle n'a aucun impact sur le déroulement de l'histoire.

Dans cette seconde catégorie, les employés de commerce sont souvent connotés négativement. Il y perdure l'image du vendeur sans vergogne, menteur, voleur ou manipulateur. Cependant, afin d'exploiter plus finement la construction des employés de commerce, il nous semblait plus pertinent de conserver les romans dont le héros a réellement, voire totalement, partie prise avec le commerce.

Ce corpus, restreint à quelques œuvres, associe alors des auteurs aussi différents que Paul-Loup Sulitzer, Annie Ernaux, Michel Waldberg, Anna Sam et Catherine Moret-Coutrel. L'analyse du sens des œuvres étudiées permet d'établir deux archétypes du commerce : le commerce comme forme d'aliénation et le commerce comme vecteur d'émancipation.

Commerce et aliénation

Avec trois ouvrages parus dans les premières heures du XXI^{ème} siècle, l'édition française impose la caissière comme figure romanesque. En 2001, Michel Waldberg sort *La caissière* aux éditions la différence ; sept ans plus tard, Catherine Moret-Coutrel publie chez Belfond *la caissière*. La même année, Anna Sam fait un carton avec *Les tribulations d'une caissière* chez Stock. A ce jour, 400 000 exemplaires ont été vendus, dont 200 000 en France, un livre traduit dans 21 pays² et un film réalisé. Qui sont donc ces trois auteurs ayant osé le mot « caissière » en titre ?

A la sortie des ouvrages cités, aucun d'eux n'est célèbre. Michel Waldberg s'est certes déjà fait remarquer avec *Mort d'un chien*, mais Anna Sam et Catherine Moret-Coutrel signent là leur premier roman. Si Anna Sam relate son expérience personnelle, ce n'est pas le cas de Michel Waldberg, ni celui de Catherine Moret-Coutrel.

² Source : Bureau international de l'édition française.

Au-delà des genres et des différences de traitement, ces ouvrages tracent des lignes de force qui participent à la création d'une image, d'un archétype social. La caissière est un personnage dominé, déshumanisé, enfermé dans un espace restreint.

La domination

La caissière incarne un personnage dominé, exploité par les groupes de la grande distribution, méprisé par la société. Avec leur titre épuré (*La caissière*) Waldeberg et Moret-Coutrel insistent sur la réduction de l'individu à la fonction. Dans le roman comme dans la vie, la caissière se situe en bas de l'échelle sociale, une situation bien marquée y compris dans l'entreprise puisqu'elle est soumise aux diktats des contrats précaires, aux horaires systématiquement flexibles, aux décisions des petits chefs, contrainte par un règlement intérieur précis qui ne laisse aucune place à l'autonomie ou à la concertation.

Si Anna Sam tourne en dérision les accès d'autorité de la hiérarchie (Sam, 2008: 89-93)³, Michel Walberg lui trace un portrait sombre de la situation. Empruntant parfois la diatribe revendicative, il évoque les inconvénients du métier de caissière à travers le contrôle des caisses, l'interdiction de quitter son poste et un misérable salaire, cherchant des accents réalistes en insérant des extraits de règlement intérieur d'entreprise. Mais la domination sociale de sa caissière, Juana, est redoublée par une domination du genre. En effet, dans le livre de Michel Waldberg, le personnage principal est Emmanuel, écrivain réfractaire (voire aigri) subsistant grâce au labeur de sa femme. Le narrateur, Emmanuel, donne son point de vue sur la caissière restée en arrière plan du conjoint et de l'intrigue, laquelle pourrait se résumer par la question suivante : Emmanuel supportera-t-il que sa femme soit caissière ?

Emmanuel, le narrateur (ou l'auteur Waldberg ?), s'apitoie plus sur le statut social de l'artiste que sur celui de la caissière qui fait finalement office de repoussoir du monde du travail, du monde de la nécessité. Certes, le narrateur exprime un bref sursaut de culpabilité quand il compare le quotidien de Juana à ses journées et à ses nuits de

³ Elle croque les portraits du chef efficace, du chef éternel insatisfait, du dieu-chef et du chef-sourire.

discussions avec ses collègues présentés pompeusement comme des « chercheurs de vérité ». En jugeant le travail de sa femme dégradant, il participe à la reproduction d'un modèle social dans lequel la caissière figure en bas de tableau. Paradoxe jamais soulevé dans le récit, Emmanuel vit aux crochets de la caissière, refusant, lui, de se salir les mains ; préférant publier chez un éditeur qui refuse « obstinément de céder aux sirènes du succès ». Or, ce parallèle entre celui qui refuse de se vendre et celle qui vend toute la journée pour subvenir aux besoins du premier, place la caissière dans une situation d'infériorité. Elle est celle qui accepte, qui se soumet à la société et aux désirs de son homme.

Dominé par sa hiérarchie, parfois par son mari, la caissière est également dominée par la clientèle qu'elle doit satisfaire au risque d'être licenciée comme dans *La Caissière* de Waldberg. Ce rapport à la clientèle, et aux abus de pouvoir dont elle se rend facilement coupable, est particulièrement développé dans le livre d'Anna Sam.

Rappelons que *Les Tribulations d'une caissière* rassemble des brèves publiées sur un blog, <http://caissierenofutur.over-blog.com>, par une femme de vingt neuf ans, diplômée d'un DEA de littérature et dotée d'une expérience de huit ans de caisse. Plus que le témoignage d'une travailleuse surdiplômée, ce texte écrit dans un langage courant et sur un ton ironique, est une galerie de portrait stylisé de nos contemporains, pris sur le vif à la caisse d'un supermarché. L'auteur s'y moque des clichés sur les caissières appréhendées comme des femmes nécessairement idiotes, un déni d'intelligence qui participe grandement à la déshumanisation du travail.

La déshumanisation

Etre ou ne pas apparaître humain, telle est la question. Dès l'incipit, Anna Sam inscrit ce questionnement au programme :

Une caisse. Voilà qui ne permet pas de grands échanges, hormis les bips qu'elle émet régulièrement quand on scanne les différents articles. A force d'écouter ce bruit doux, j'aurais pu finir par me prendre moi-même pour un robot. D'ailleurs les rencontres fugaces avec les clients

n'aident pas à se sentir vivant. Mais, heureusement, le contact avec les collègues nous a toujours permis de nous rappeler notre statut d'humain. (Sam, 2008: 9).

La caissière est d'abord invisible aux clients, confondue avec le tapis roulant, une femme machine nécessairement sans cervelle. Jouant de cette image, Anna Sam fait du manque d'activité intellectuelle un moyen de conserver ses neurones ; du tapis roulant, elle fait le meilleur ami de la caissière.

Avec le client pressé qui vous lance des regards noirs pleins d'exaspération (...), le tapis, votre ami, effectuera un léger soubresaut (...).

Avec le gamin qui n'arrête pas de hurler depuis que sa mère fait la queue (...) le tapis lui pincera le doigt. (...) (*idem*: 94-96).

Ici le projet d'écriture de l'auteur sert à rétablir l'honneur bafoué des caissières, objectif atteint si l'on en croit les témoignages de caissière publiés en postface de la réédition.

De son côté, le livre de Catherine Moret-Coutrel évoque, en couverture, la déshumanisation à l'œuvre avec une photo esthétisée représentant un code barre sur ce qui pourrait être un morceau de corps, un ventre probablement. Plus loin, le texte reprend le motif. Le personnage principal, Michèle, une quinquagénaire contrainte de devenir caissière à la mort de son mari, est elle aussi gênée par le marquage au corps du travail, par le processus de déshumanisation contre lequel elle entend bien lutter. Michèle est d'abord « choquée » par « l'accoutrement » obligatoire. Elle ne veut pas « être la chose des magasins Machin » « Michèle se sent marquée à la culotte » (Moret-Coutrel, 2008: 17s). Ainsi, le personnage se sent déguisé, dépossédé de son corps, imprégné jusque dans son intimité. Alors elle résiste ; du moins des parties de son corps morcelé se révolte. « Michèle soigne ses mains. Dans son statut de femme-tronc, c'est tout ce qu'elle a à offrir avec son visage » (*idem*: 16). La caissière est réduite en morceau. Ici aussi, elle souffre de la non-reconnaissance des clients. « C'est vrai que ce boulot est idiot. », reconnaît-elle. Là encore le déni d'intelligence suscite la mésestime de soi et provoque la perte de dignité, d'humanité.

Michel Waldberg, lui aussi, exploite l'aliénation que constituent la dépossession de soi, la perte de son corps. En effet, le personnage de Juana qui autrefois peignait, ne peint plus depuis qu'elle est caissière car elle ne se satisfait plus de ce qu'elle fait. « La main à plume et à pinceau se dévoie jour après jour en main à charrue ». « Elle se forclôt de toute joie dans l'exécration de soi-même » (Waldberg, 2001: 93).

Un espace restreint

Le troisième pilier de l'aliénation à l'œuvre est l'espace confiné dans lequel se meuvent les personnages, espace physique, espace social et espace mental. L'espace physique, chez Anna Sam comme chez Michel Waldberg, est on ne peut plus restreint : attaché derrière son tapis, la caissière ne se lève que pour atteindre les toilettes, et à condition d'avoir obtenu une autorisation de la hiérarchie. Chez Moret-Coutrel, les lieux sont à peine plus nombreux et plus vastes : hors de sa caisse, Michèle effectue quasi-exclusivement des trajets domicile-travail en bus ou dans le véhicule d'un collègue. L'arrivée à l'hypermarché est toujours froid, agressif comme l'éclairage, pénible comme le fond sonore incessant.

Sur la question de l'espace, la mise en relation avec le livre d'Annie Ernaux, *La Place*, publié en 1984 par Gallimard et couronné du prix Renaudot, est intéressante. Dans ce livre, l'auteur raconte ses parents, des gens modestes, issus du monde agricole et ouvrier, qui, pour s'en sortir, ouvrent un petit commerce, un café puis une épicerie. Si pour les parents, le commerce apparaît comme une ascension sociale, pour la fille devenue enseignante c'est une impasse. D'abord, la frontière avec le monde ouvrier est poreuse : mêmes codes « mauvaises manières », même précarité « Peur continuelle de manger le fonds » (Ernaux, 1984: 41). Ensuite, la vie de commerçant est faite de contrainte physique (bloqué derrière le comptoir) et de restriction mentale qu'exprime la répétition des échanges verbaux avec le client, le manque de culture et de vocabulaire. Annie Ernaux évoque « une voie étroite », « les barrières humiliantes de notre condition » (*idem*: 54), « la peur d'être *déplacé*, d'avoir honte » (*idem*: 59). L'aliénation

y apparaît donc comme un conditionnement tout à la fois physique, mental et social.⁴ Annie Ernaux clôt son ouvrage sur un épisode qui sonne comme un jugement sans appel :

Au mois d'octobre, l'année dernière, j'ai reconnu, dans la caissière de la file où j'attendais avec mon caddie, une ancienne élève (...). Elle prenait déjà les courses suivantes de la main gauche et tapait sans regarder de la main droite (*idem*: 114).

Dans ce passage, on retrouve un motif commun aux romans cités plus hauts : la caissière est robotisée, déshumanisée. S'il n'est pas nécessairement le reflet d'une société, le roman est toutefois le véhicule de représentations sociales. Ces quelques fictions de la prose française contemporaine font valoir à travers la caissière une nouvelle image de la domination au travail. En même temps, le travail dans le secteur commercial apparaît aussi comme une possibilité d'émancipation.

Le commerce, vecteur d'émancipation des gens de peu

Étymologiquement, émanciper signifie affranchir un esclave du droit de vente. Dans la jurisprudence française, le terme désigne un acte juridique qui soustrait, de manière anticipée, un mineur à la puissance parentale ou à sa tutelle afin de le rendre capable d'accomplir tous les actes de la vie civile nécessitant la majorité légale : gérer ses biens, percevoir ses revenus, réaliser des actes d'administration... Par extension, émanciper signifie affranchir d'une autorité, d'une domination, d'une tutelle, d'une servitude, d'une aliénation, d'une entrave, d'une contrainte morale ou intellectuelle, d'un préjugé... Dans quelle mesure le commerce apparaît-il émancipateur dans la littérature ?

La dignité par le travail

⁴ Sur Annie Ernaux, voir Christian Baudelot, « Les dimensions psychologiques, morales et corporelles des rapports de classe : Pierre Bourdieu et Annie Ernaux », Thumerel F. (éd.), Annie Ernaux. Une œuvre de l'entre-deux, Arras, Artois Presses Université, 2004.

Au sein des ouvrages précédemment cités, des divergences de point de vue se font jour. Contrairement à Waldberg, Anna Sam et Moret-Courtel introduisent dans le récit une ouverture, une perspective d'émancipation. Dans l'explicitation de son projet, Anna Sam affirme ainsi sa volonté de libérer les caissières des préjugés traditionnels en réclamant la reconnaissance du métier et par là la reconnaissance d'une dignité acquise par le travail.

Il était une fois, une caissière qui avait décidé de raconter ses tickets de caisse à elle. Elle avait envie (...). Cette caissière, elle voulait aussi casser l'image d'un emploi dévalorisé et montrer qu'au contraire (car oui, elle l'a toujours dit, caissière, c'est un métier, un vrai !) est indispensable et au final plus difficile qu'il n'y paraît (...).

L'ancienne caissière espère simplement que cette histoire, qui a un peu les allures d'un conte de fées moderne, motivera et fera rêver toutes celles et tous ceux qui ne voient plus très bien le chemin de leur vie (...). Il faut encore rêver. (Sam, 2008: 179)⁵

Du point de vue narratif, l'émancipation passe par l'ironie, cette manière de prendre ses distances avec un réel contraignant, une image dévalorisante, un rôle social méprisé.

Chez Catherine Moret-Courtel, on retrouve l'idée d'une caissière qui se bat. Loin d'une image misérabiliste de la caissière, l'auteur offre un personnage distingué, jamais familier, peint dans un langage soutenu. Sans second degré, le personnage avoue préférer l'expression hôtesse de caisse à caissière. L'euphémisme est un paravent contre la vulgarité. Michèle veut « vivre dignement » et juge que vivre du RMI « aurait manqué de dignité ». Cette veuve, seule, sans enfant, confrontée à des difficultés financières, veut rester indépendante. A ses yeux, le travail est une source de dignité. Il est aussi la seule chose qui la raccroche au monde. C'est d'ailleurs par les liens qu'elle parvient à tisser avec une cliente et des collègues qu'elle fait finalement son deuil et reconstruit une vie sociale et sentimentale.

⁵ Dans l'édition de poche, la postface s'intitule *Conte de caisse*.

Le commerce et la connaissance des êtres humains

Montesquieu a écrit « L'histoire du commerce est celui de la communication des peuples ». Activité d'échange, le commerce est, sans conteste, propice aux contacts. Si la rencontre n'implique pas nécessairement une reconnaissance mutuelle (comme dans le cas d'une caissière face au client), il permet tout au moins de découvrir l'être humain. Cette connaissance de l'autre constitue un des leviers de l'émancipation.

Bien que leur ton soit différent, les ouvrages de Catherine Moret-Courtrel et d'Anna Sam ont ceci de commun : leur héroïne se présente comme experte de l'âme humaine. A force de voir les gens défiler avec leurs courses, les caissières finissent par établir des catégories d'individus, par repérer des caractères, des manières de faire, de vivre.

Anna Sam fait de la caissière une spécialiste de l'intime, aux premières loges de l'acquisition des articles « gênants » : papier toilettes, serviettes hygiéniques, capotes, DVD porno (*idem*: 52-56).

Elle est aussi le témoin des vices : les radins, les voleurs, les malpolis, les cochons. Sans insister autant sur cet aspect, Moret-Courtrel le reprend néanmoins à son compte.

Rien qu'à voir leurs mains, Michèle devine la vie des gens. Mains humbles et carrées, laborieuses et fortes ou au contraire déliées, molles... Michèle a tout vu (Moret-Courtrel, 2008: 15).

Cette connaissance des hommes lui permet de se libérer des préjugés, « d'ignorer les apparences sociales, ne pas croire que le vieux monsieur très chic n'est pas tenté de faucher lui aussi ». Mieux connaître les autres pour mieux se connaître. Mieux connaître les autres pour mieux les servir. Mieux servir les autres pour mieux se servir. C'est ainsi que l'on pourrait résumer l'apport du commerce au personnage du roman éponyme, Hannah, écrit par Paul-Loup Sulitzer en 1985.

Le commerce et l'ascension sociale

Homme d'affaires et écrivain, Paul-Loup Sulitzer fait du développement commercial une aventure romanesque. Passionné par les réussites financières, il s'est inspiré de nombreux faits réels pour écrire des romans qu'il a qualifiés un temps de western financier, exprimant ainsi le désir d'écrire l'épopée capitaliste. Hannah s'inspire de la vie d'Helena Rubinstein, la papesse des cosmétiques. Née en 1875 dans un village de Pologne, Hannah a sept ans quand elle perd dans un pogrom son père et son frère. Bien que témoin de l'assassinat de ce dernier, elle garde son sang froid, et prend dès lors sa vie en main. A quatorze ans, elle décide de partir à Varsovie pour travailler dans la crèmerie de Madame Klotz. Là-bas, elle devient une redoutable vendeuse qui comprend rapidement les ressorts psychologiques de l'acte d'achat. Après moult mésaventures, Hannah, dix sept ans, s'en va en Australie faire fortune et découvre les vertus commerciales du snobisme⁶ :

et les deux seules façons qu'il y a de réussir dans le négoce : soit en vendant beaucoup et peu cher des choses dont tout le monde a besoin, soit en déterminant avec le plus grand soin sa clientèle et en persuadant celle-ci d'acheter, hors de prix, des choses dont elle n'a strictement aucun besoin... (Sulitzer, 1987: 337).

Travailleuse acharnée dévorée par l'ambition, Hannah fonde sa propre marque qu'elle commercialise avec brio, maniant l'art des réseaux pour cibler sa clientèle. Sans limite, elle crée en plusieurs décennies un réseau de revendeurs à travers le monde, accumulant ainsi une fortune incroyable. Pourtant Hannah découvre que faire fortune n'est pas un objectif en soi.

⁶ Par le truchement du romanesque, Sulitzer enseigne à ses lecteurs la théorie de Thorstein Veblen (1899). L'effet de Veblen désigne le phénomène par lequel la demande d'un bien augmente en même temps que son prix. On parle alors d'élasticité prix positive. Ce mécanisme a une explication psychologique. En effet, le consommateur qui attend une distinction sociale de la possession d'un produit est prêt à acquérir ce dernier à un prix élevé et, plus le prix est élevé, plus la distinction est haute. Cette théorie qui s'applique tout particulièrement aux produits de luxe, trouve une incarnation dans l'histoire d'Hannah.

Juive vivant dans un shtetl régulièrement victime de pogroms et pauvre subissant le mépris des classes supérieures, Hannah veut s'extirper de son milieu. Chez les personnages sulitzériens, la quête de la fortune s'apparente souvent à une quête de reconnaissance et de revanche sociale. La liberté trouve une matérialité à travers la fortune. Le commerce représente un ascenseur social pour les gens de peu, pauvres ou déclassés, et pour les femmes en particulier. Activité à faible droit d'entrée, le commerce s'offre comme un antidote au déterminisme social, une porte vers la liberté de mouvement, un passeport pour un nouveau monde. Loin d'être une figure de la soumission, la vendeuse exploite et domine tous les ressorts du commerce pour s'élever socialement. Cette mobilité sociale s'inscrit d'ailleurs dans un espace sans frontière, Hannah, comme les autres héros de Sulitzer, étant tout à la fois l'acteur et le produit de la mondialisation. Plus que d'autres, cet auteur valorise l'activité commerciale. Décrit par la critique, il n'en demeure pas moins un écrivain populaire ayant reçu un accueil très favorable par le public.

Réflexions conclusives

Par les relations humaines qu'il met en jeu, par les passions qu'il révèle, le commerce est une riche source d'inspiration pour la littérature. Les ouvrages cités plus haut montrent la multiplicité des traitements auxquels la thématique du commerce peut donner naissance : épopée capitaliste chez Sulitzer, autofiction chez Ernaux, roman sentimental chez Moret-Coutrel ou brèves humoristiques chez Anna Sam.

Ce tableau des figures des employés de commerce ouvre la réflexion sur plusieurs champs de recherche et pose de nombreuses questions méthodologiques. Pour qui s'intéresse à la sociologie de la littérature, il apparaît intéressant d'interroger sur l'identité des auteurs. Sans aller davantage dans ce sens, on notera qu'Anna Sam, Paul-Loup Sulitzer et Annie Ernaux⁷ s'inspirent de leurs expériences personnelles. Ernaux et

⁷ LITVINAVICIENE, Inga (2007). « Les aspects sociologiques dans l'œuvre d'Annie Ernaux », *Literatura*, n°49 (5), pp.164-171.

Waldberg ont en commun d'opposer les œuvres de l'esprit à la bassesse de l'échange matériel. A l'instar de la critique marxiste, le travail y est principalement présenté comme aliénant. A l'inverse, Sulitzer promeut une philosophie libérale et mondialiste. Dans tous les cas cités, l'axe déterminant de l'identité des personnages reste le travail.

Du point de vue historique, on peut s'interroger sur les images véhiculées par la fiction et sur leur pénétration dans le lectorat, et par là même sur la société. Cependant, il apparaît difficile de mesurer lequel des deux pôles définis est le plus influent. En effet, quels critères doit-on retenir ? Les ventes ? La nature du lectorat ? La diffusion de l'œuvre dans les manuels scolaires ? La reconnaissance académique ? Sans trancher ces questions, il importe de relever le succès populaire que connurent Hannah (1985) et *Les tribulations d'une caissière* (2008). Présentées comme réelles (ou inspirées de faits réels), ces deux histoires retracent le parcours de femmes (petite vendeuse ou caissière) qui s'en sortent par le travail, l'une en créant un empire des cosmétiques, l'autre en devenant écrivain grâce à son blogue personnel. Dans ces deux contes de fées modernes, le prince charmant a laissé place au travail et au talent. Ne faut-il pas y voir un signe des temps ?

Bibliographie :

- BAUDELLOT, Christian (2002). « Les dimensions psychologiques, morales et corporelles des rapports de classe : Pierre Bourdieu et Annie Ernaux », elias.ens.fr/~baudelot/Bourdieu-Ernaux.
- BUREAU INTERNATIONAL DE L'EDITION FRANÇAISE (2011). <http://www.bief.org/>
- BEROUD, Sophie & REGIN, Tania (2002). *Le Roman social*, Paris: L'Atelier.
- CATALOGUE AMAZON (2011). <http://www.amazon.fr/>
- CATALOGUE FNAC (2011). <http://www.fnac.fr/>
- CATALOGUE GENERAL DE LA BIBLIOTHEQUE NATIONAL DE FRANCE (2011). http://catalogue.bnf.fr/jsp/recherchemots_simple.jsp?nouvelleRecherche=O&nouveaute=O&host=catalogue
- ERNAUX, Annie (1984). *La Place*. Paris: Gallimard.
- LITVINAVICIENE, Inga (2007). « Les aspects sociologiques dans l'œuvre d'Annie Ernaux », *Literatura*, n° 49(5), pp.164-171.
- MORET-COUTREL, Catherine (2008). *La caissière*. Paris: Belfond.
- PORTAIL DOCUMENTAIRE DE LYON 1(2011) <http://portaildoc.univ-lyon1.fr/>

REGIN, Tania – L'image des employés de commerce dans la littérature française contemporaine
Intercâmbio, 2^a série, vol. 5, 2012, pp. 167-180

REGIN, Tania (2012). « Paul-Loup Sulitzer ou l'argent-roi », LARIZZA, Olivier (dir.), *Les écrivains et l'argent*. Paris: Orizons, pp.233-248.

SAM, Anna (2008). *Les tribulations d'une caissière*. Paris: Stock.

SULITZER, Paul-Loup (1985). *Hannah*. Paris: Stock/éditions n°1.

SERVICE DE LA BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE DE LYON (2011). http://www.bm-lyon.fr/pratique/informations_pratiques/prest.htm

SERVICE DES BIBLIOTHEQUES DE SAINT-BRIEUC (2011). <http://bibliotheques.saint-brieuc.fr/ipac20/ipac.jsp?session=12UA15112A582.6&profile=web&menu=tab66&ts=1260151124634#focus>

WALDBERG, Michel (2000). *Mort d'un chien*. Paris: La Différence.

WALDBERG Michel (2001). *La caissière*. Paris: La Différence.